Une "petite nana bâloise" qui est belle et qui a beaucoup de talent : Marthe Keller

Autor(en): **Gygax, Georges**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **3 (1973)**

Heft 10

PDF erstellt am: **31.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-829384

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

A la place d'honneur, la photo du mariage de ses parents.

Une «petite nana bâloise» qui est belle et qui a beaucoup de talent

Marthe Keller

Le succès fou d'une grande fille sage

La « Demoiselle d'Avignon », célèbre feuilleton de la télé, a enchanté des millions de spectateurs, dont vous êtes sans doute. Beaucoup d'entre vous ont applaudi Marthe Keller au cinéma, notamment dans « Elle court, elle court la banlieue », « Le diable par la queue », « Le caïd », « Un jour dans la mort », etc. Qui est Marthe Keller, comment vit-elle, que pense-t-elle ? Une journée passée avec elle dans sa maison de campagne proche de Paris permet de répondre à ces questions.

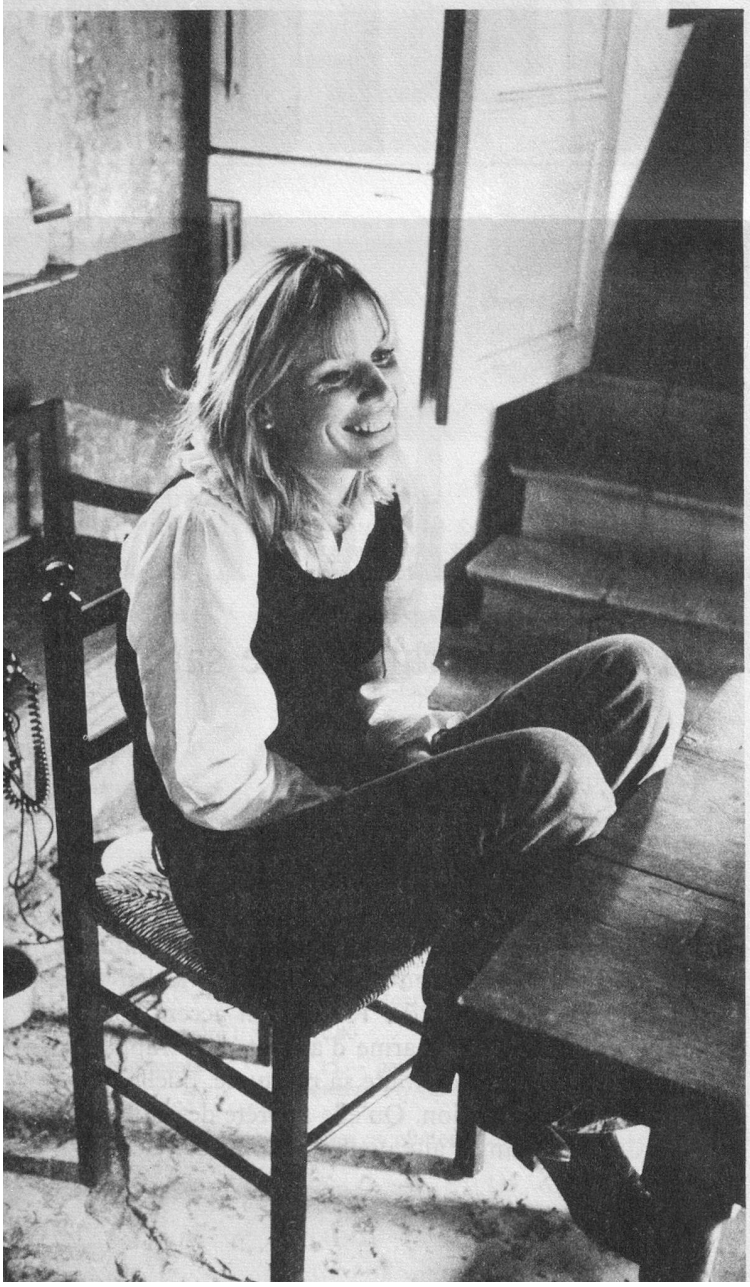
Dire qu'elle est jolie serait péjoratif: elle est beaucoup mieux que cela. Grande, blonde, mince. Un sourire inimitable. Une voix chaleureuse et un accent chantant qui lui va à ravir. Sans son accent, Marthe Keller ne serait plus tout à fait Marthe Keller. Un accent rond, fruité, bien tempéré. Un charme d'autant plus frappant qu'il est naturel, émane de toute sa personne, quelle que soit l'heure ou l'occupation. Qu'elle apprête des œufs au jambon, donne à manger aux poules, raconte son dernier

voyage en Océanie ou les péripéties d'un tournage, elle ne cesse d'être belle, vivante et débordante de fantaisie. Là réside un certain miracle: celui de pouvoir, avec un naturel désarmant, se glisser dans la peau d'une princesse ou d'une fille dans le vent, sans oublier tout ce qu'il y a de personnages entre ces deux pôles. Elle est devenue la Bâloise chérie de Paris. Mais Paris ne lui a pas fait oublier sa patrie helvétique: « Je n'ai jamais accordé d'interview sans parler de la Suisse », dit-elle. On ne saurait souhaiter meilleure ambassadrice.

Volonté, volonté

Marthe Keller est née un 28 janvier au premier étage d'un immeuble locatif de la Delsbergerallée, à Bâle. Son père, Johann, a gagné la vie de la famille en faisant honneur au beau métier de palefrenier-écuyer. Il a « préparé » d'innombrables chevaux, les a soignés, éduqués. Les Keller ont vécu très modestement. « J'ai des parents adorables. Je les aime... », sourit Marthe qui, évoquant l'ambiance familiale, faite de tendresse et de simplicité, précise: « J'ai connu le téléphone à l'âge de 16 ans. »

« Quand je suis heureuse, je le suis plus que tout au monde.»



Pour Marthe, la vie va être très rythmée, bourrée d'événements, d'ombres et de lumières, de difficultés et d'éclatantes réussites. Celles-ci, elle les doit à son talent, mais aussi à une volonté que rien, jamais, n'a réussi à ébranler. « Mes parents m'ont toujours aidée, encouragée. J'ai vécu une enfance merveilleuse. J'ai gardé la nostalgie du café matinal qui embaumait la cuisine. Avant que le poêle ne se mette à ronronner, nous pouvions paresser une heure au lit. Le dimanche, maman portait un collier et nous, les gosses, des chaussettes blanches. Nous prenions nos bains dans de grandes cuves de bois... Mes parents m'ont donné vraiment tout ce qu'on peut donner. Mon père, naïf, un peu Bécassine; maman et son cœur en or... Un jour, mon père a eu un accident de cheval, très grave. On lui a posé des hanches en plastique. Il a tout surmonté grâce à sa volonté... J'ai eu une enfance « chouette ». Mon frère Werner était plus faible que moi; je lui servais souvent de protection. Je n'aimais pas les poupées, mais les trains électriques... L'atmosphère à la maison était si agréable qu'obéir était un plaisir...

» A l'école, à la Realschule, j'ai connu une fille qui était danseuse de ballet. J'ai voulu moi aussi devenir danseuse. Mais cela coûtait cher. Alors mon frère s'est mis à travailler après la classe et le samedi après-midi, comme garçon-livreur, Tout son argent, il me l'a donné pour payer mes leçons de danse... »

« Elle est morte! »

Marthe Keller est l'image même d'un bonheur rayonnant. Pourtant, tout n'a pas été facile: « L'année passée, sur l'autoroute, j'ai eu un accident. Ejectée de la voiture, j'ai entendu, avant de perdre connaissance, une femme qui disait, penchée sur moi: « Elle est morte! » Je me suis réveillée à l'hôpital. J'ai demandé un miroir, et j'ai vu que ma tête n'était plus qu'une énorme boule blanche avec des trous pour les yeux et la bouche. J'avais le crâne enfoncé. J'ai alors réalisé que j'étais défigurée, finie. Et j'ai pensé: « Je m'en fous; je suis vivante! »... Il m'arrive de souffrir d'un certain désespoir, en imagination. Mais ma volonté m'a toujours permis de lutter contre les événements concrets... Je suis optimiste. J'exagère en tout. Je vis à fond. Quand je suis heureuse, je le suis plus que tout au monde!

» Enfant, j'étais un oiseau sauvage qui avait un bon nid... A 18 ans, j'ai travaillé dans un journal comme secrétaire-rédactrice. J'étais malheureuse. Un jour que je passais avec ma mère devant mon bureau, consciente de mon désespoir secret, elle me dit: « Tu vas monter leur dire que tu n'iras plus travailler... » Mes parents, c'est cela. J'ai toujours senti leur protection sur moi.

Trois phrases à dire

» Bref, après la Realschule j'ai fait deux ans d'école de commerce. Le soir je dansais. Je voulais être danseuse et j'ai dansé professionnellement. Je n'avais pas de talent.

Flirt avec Toto, l'un des deux poneys Shetland. Au fond, la maison et une partie du parc.

Je le savais, mais je voulais réussir, tout en sachant que je ne serais jamais une grande danseuse. Un accident de ski à Adelboden m'a obligée à prendre une autre direction. Le ménisque écrasé. Ça fait très mal, et pour une danseuse, c'est la fin. Je me suis mise à me poser des questions... Là-dessus, le Théâtre municipal de Bâle m'a demandé de jouer un rôle dans une pièce très drôle où je n'avais que trois phrases à dire. J'étais boniche. Le premier soir, j'ai senti le trac dans les genoux. Et c'est monté à la gorge. Vous imaginez le résultat! Mais l'aventure m'avait excitée. J'ai appris des rôles, j'ai fait une audition chez Adolf Spalinger, acteur aujourd'hui très connu. Il m'encouragea et, grâce à lui, j'ai obtenu une bourse.

» A partir de ce moment-là, tout a bien marché. Pendant trois ans j'ai touché 500 francs par mois grâce à une fondation bâloise. Formidable, non ? »

Marthe suit alors les cours privés d'Ellen Widmann, puis elle part pour Munich et entre à l'école Pössenbacher, qui est liée à la Kammerspiele, le grand théâtre de la capitale bavaroise. Elle y reste deux ans et demi, travaille dur, fait un peu de télé. En même temps, elle étudie la philosophie et la sociologie. Occasionnellement, pour arrondir les fins de mois, elle est mannequin. « Mon ambition était d'entrer dans un petit théâtre où je jouerais tous les rôles. Je suis allée à Heidelberg où j'ai interprété onze rôles en douze mois. J'ai notamment joué dans « Les Brigands » de Schiller. Catastrophe! J'ai été sifflée. On m'a fichue à la porte. Alors j'ai eu du culot. Carrément, je suis allée me présenter au Schillertheater de Berlin. Le plus grand... On m'a engagée tout de suite. J'ai eu du succès. Entre-temps, j'avais travaillé ma voix. C'était nécessaire: une danseuse ne sait pas parler. C'est une question de respiration. Tout a bien marché. Ce fut une belle période, mais il m'est arrivé d'avoir l'estomac vide. J'ai aussi été stagiaire chez Brecht. Un jour, mon agent m'a dit: « Philippe de Broca cherche une fille pour « Le diable par la queue »; veux-tu aller à Paris ? » Ça m'amusait, mais je ne parlais pas français. J'ai quand même fait des essais et j'y suis allée. Philippe m'a raconté le film à toute vitesse. Je répondais « oui, oui ». J'ai dû apprendre le texte pendant la nuit. Je me suis trompée et j'ai appris celui de mon partenaire Xavier Gélin. A l'audition tout le monde a rigolé. Je suis repartie à Berlin. Un peu plus tard un télégramme est arrivé: Philippe me demandait de revenir tourner dans son film. Berlin me donna la permission de m'absenter, mais seulement pendant les vacances. Il y a eu du retard... et des ennuis. Finalement, comme rien ne s'arrangeait, Berlin m'a dit: « Reste où tu es! » La lettre était très méchante. Ce fut dur de tout quitter. A Berlin j'étais une comédienne. A Paris, je n'étais qu'une petite nana... Mais le travail est reparti de plus belle. J'ai tourné dans « Le diable au corps », « Arsène Lupin », « La veuve rusée » de Goldoni, « Les caprices de Marie », « Un jour dans la mort ». Ce dernier film m'a valu en 1970 le Prix de la critique et celui de la meilleure comédienne. Puis ce fut « La Demoiselle d'Avignon » pour la télé. En plus, je jouais tous les soirs à la Gaieté Montparnasse. Je dormais 3 heures par nuit. «La vieille fille » suivit, puis « Le

caïd » de Grangier, et « Elle court, elle court la banlieue ». Vous l'avez vu? C'est très marrant. Mais ce n'est pas tout. Il y eut « La raison du plus fou » de Reichenbach, et enfin, mon préféré: « La chute d'un corps » de Polac. Voilà! »

A la campagne

Marthe Keller a un grand appartement à Paris, dans le Marais. Au cours du tournage des « Caprices de Marie » à Vert, en Seine-et-Oise, elle eut le coup de foudre pour une très vieille et vaste demeure, en plein village. La façade sud donne sur un beau terrain où ses animaux s'ébattent à leur aise. Rosa, la chienne, file comme une flèche entre les pattes de Toto et de Gélinotte, deux poneys shetland, la mère et le fils. « Toto a fait un enfant à sa mère. Vous vous rendez compte! Dieu seul sait ce que ça donnera... »

La maison était abandonnée, privée d'eau et d'électricité. Personne n'y vivait plus depuis vingt ans. Sur la façade, une date: 1822 et un cadran solaire. Marthe et Philippe de Broca ont acheté la « Cressonnière », l'ont meublée dans le style du pays, aménagée avec un goût très sûr. La maison, dont une partie date du XVIIIe siècle, a trois étages. Les pièces sont immenses. Le bois est présent partout. Alexandre, vingt mois, est le roi de cette demeure où il grandit sous les yeux attentifs de sa mère, entouré d'animaux, de poules, de pigeons, de chats. Marthe dit: « Cette maison, nous l'avons respectée. Ma chambre à coucher est située sous le toit, un toit soutenu par d'énormes poutres apparentes. J'aime cette demeure parce qu'elle est vraie. Et, pour tout dire, je suis un peu paysanne. Je cultive mes légumes, je soigne mes fleurs, j'élève mes poules. Je surveille la couveuse installée dans la cuisine. Mon père a créé le potager... Ici je me détends. J'aime les choses simples, un peu rustiques. Dans mon premier appartement parisien, il y avait des meubles chinois, laqués, noirs, couverts d'incrustations. Affreux! Un jour, j'en ai eu assez: j'ai tout peint en blanc! Cela m'a valu un procès! J'achète tout au marché aux puces. On y trouve des choses épatantes! »

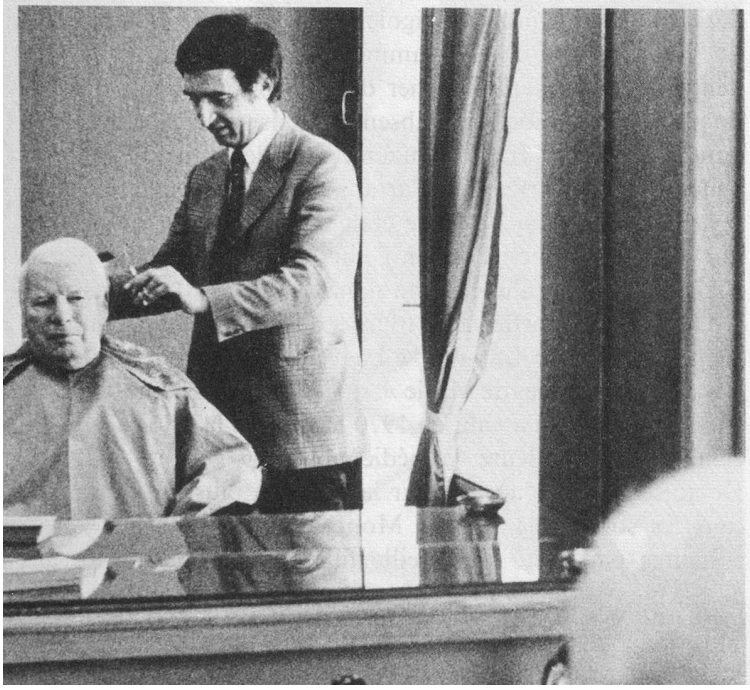
Lecture, musique (elle vient de faire un disque), jardinage, un peu de tricot, « mais seulement tout droit », occupent les rares loisirs de Marthe Keller. Il y a aussi les amis qui viennent de Paris. Parmi eux, les plus chers: Jean Rochefort, Jean-Pierre Marielle. A Vert, ils sont chez eux. Comme le sont les amis venus de Suisse. On mange sur le bois de la table, à la cuisine. Marthe aime préparer de bons petits plats. Sa spécialité: le lapin à la moutarde.

Devenue grande vedette, Marthe Keller a su demeurer fidèle à la « petite nana » de Bâle.

Georges Gygax
Photos d'Alain Gavillet - Copyright Diapress

charlot chez le coiffeur des VIP

Son plus célèbre client.



Une fois par mois, Charlie Chaplin fait le déplacement de Corsier-sur-Vevey à Lausanne pour se faire coiffer. Il réserve ce soin au gérant du salon de coiffure du Palace, Gabriel di Ritto. Charlot est un client régulier. Il n'accepte de confier sa tête qu'à di Ritto en personne. « Nous avons beaucoup de sympathie l'un pour l'autre, déclare l'aimable figaro, M. Chaplin me raconte ses voyages et il est très sensible à l'admiration que je porte à ses films. Contrairement ce que prétendent les mauvaises langues, mon célèbre client est très généreux. »

Di Ritto est le coiffeur des VIP de passage à Lausanne ou domiciliées dans la région. Parmi ses clients: Hitchcock, Mel Ferrer, James Stewart, James Mason, Jean Anouilh, Gunther Sachs, Capucine, Anita Eckberg, Michel de Roumanie, Pumiphol de Thaïlande, Fayçal d'Arabie saoudite, Umberto d'Italie, Niarchos, Zanuck...

Reportage Alain Gavillet - Copyright Diapress-Lausanne